

Géographie générale et géographie régionale

Henri Baulig

Volume 3, numéro 6, 1959

Mélanges géographiques canadiens offerts à Raoul Blanchard

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/020163ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/020163ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Baulig, H. (1959). Géographie générale et géographie régionale. *Cahiers de géographie du Québec*, 3(6), 47–52. <https://doi.org/10.7202/020163ar>

GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE ET GÉOGRAPHIE RÉGIONALE

par

Henri BAULIG

Doyen honoraire de la Faculté des lettres de Strasbourg

La géographie revêt deux formes que les anciens Grecs nommaient « géographie » et « chorographie », distinction qui s'exprime en allemand par les mots *Erkunde* et *Länderkunde* et, communément, par ceux de géographie générale et géographie régionale. Distinction, mais non opposition : car ce qui constitue proprement l'originalité, on dirait presque l'essence de la géographie, c'est l'intime association, l'alternance de ces deux manières d'envisager les choses, les êtres, les phénomènes dont l'assemblage compose la face de la terre.¹

On peut croire que les particularités locales et régionales ont, de tout temps, éveillé l'attention des marchands, des voyageurs, des missionnaires, des esprits curieux, sensibles à l'exotisme, à la diversité des pays et des peuples. C'est ainsi que, d'Homère et Hérodote à Marco Polo, l'Occident s'est fait, pièce à pièce, une image du monde, symétrique de celle que les Extrême-Orientaux se composaient à leur propre usage. Ces connaissances fragmentaires, c'est l'astronomie, à peine née, qui en permit la première organisation rationnelle : ayant reconnu la forme générale de la Terre et observé le mouvement apparent du Soleil, elle put définir géométriquement des zones de latitude, des « climats », auxquels semblaient correspondre certaines formes de la nature sauvage et même de la vie des groupes humains. Dès lors, la Terre apparaissait comme un tout ordonné, comme une partie d'un ensemble plus vaste, le Cosmos.

La géographie générale était née, mais sous deux formes distinctes. D'une part, elle envisage la Terre dans son unité fondamentale. De l'autre, elle considère différents ordres de phénomènes dans leur extension et leurs connexions à commencer par les plus réguliers, les plus aisément réductibles à des lois ; mais bientôt elle s'enhardit jusqu'à postuler par exemple, d'Hérodote à Montesquieu, des rapports rationnels entre climats et régimes politiques. Ce double courant de pensée a traversé les siècles, longtemps alangui, ranimé soudain par les grandes découvertes d'outre-mer, par les explorations systématiques, par le progrès général des sciences de la matière, de la vie, de l'homme et des sociétés.

Les sciences physiques, biologiques, même sociales, comportent d'ordinaire une partie générale où sont exposés les principes fondamentaux qui trouveront une application dans chacune de leurs branches. Il n'en va pas de même pour la géographie générale. Elle ne se construit pas à partir de principes, mais par l'organisation rationnelle des données que lui apporte l'observation locale et

¹ « La géographie, écrivait Vidal de la Blache en 1905, est une explication rationnelle par laquelle les parties s'éclairent par l'ensemble et où la connaissance de toutes les parties est nécessaire à la connaissance de l'ensemble. C'est dans un retour systématique du particulier au général, et réciproquement, que consiste ce que Ritter a appelé la « géographie comparative », idée que nous traduirions volontiers en disant qu'elle est l'expression de l'unité terrestre ». Dans les pages qui suivent, nous espérons être resté fidèle à la pensée de notre maître.

régionale. C'est celle-ci qui lui fournit à la fois sa matière première et les termes de comparaison nécessaires à la vérification de ses hypothèses. Carl Ritter l'a dit il y a longtemps : la géographie générale est comparative. Elle ne se suffit donc pas à elle-même. À preuve, sa tendance manifeste à passer au régional. La météorologie, qui en un sens est une application de la physique et de la dynamique des fluides, se concrétise dans la climatologie, comme la géologie générale dans la géologie régionale. La botanique, dépassant l'anatomie, la physiologie, la génétique, considère les groupements régionaux et locaux, flores, associations, formations, leur genèse et leurs conditions d'existence. La sociologie, au départ et à l'arrivée, s'appuie sur l'ethnographie — au sens le plus large du mot — de même que l'économie théorique ne peut ignorer les ensembles économiques.

La géographie régionale, de son côté, ne se contente pas de collectionner les faits d'observation : pour les classer, au moins dans un premier temps, elle recourt aux catégories de la géographie générale, et, pour les interpréter, à ses conclusions apparemment valables. Mais, partant du concret et y revenant sans cesse, elle rencontre des complexes qu'elle s'efforce, sinon d'expliquer jusque dans le détail, du moins de comprendre comme tels. Le géographe n'admet donc pas sans réserve l'aphorisme d'Aristote, qu'il n'y a de science que du général. Il est persuadé que le général n'est, en définitive, qu'un système de concepts, indispensable certes au travail de l'esprit, mais qui n'épuise pas le contenu du réel, car celui-ci n'est jamais tout à fait simple et pur, ne fût-ce que parce que rien, ni être, ni phénomène, n'est complètement isolé dans l'espace ni dans le temps. Que le réel, c'est-à-dire le complexe, existe et tende, par ajustements répétés, à persévérer dans l'être, cela suffit à prouver qu'il est quelque chose de plus que la somme de ses parties. Le géographe se propose donc, au risque de paraître trop ambitieux, de saisir, de comprendre des complexes dans leur extension spatiale, dans leur constitution interne et dans leurs rapports avec l'ensemble terrestre.

Ces complexes, il les situe, il les voit dans l'espace, non dans l'espace vide, amorphe des géomètres, mais dans un espace particulier, différencié, qui est l'espace terrestre. En cela, la géographie rencontre la physique contemporaine, qui ne voit plus l'espace, à la manière de Descartes, comme le simple lieu des mouvements, mais bien comme leur milieu, comme occupé par des champs de forces gravitationnelles, électro-magnétiques, qui infléchissent les mouvements matériels. De même, les milieux géographiques sont des champs de relations fonctionnelles, d'interactions, donc d'interdépendance, dont l'équilibre ne se maintient que par ajustements répétés, car seuls sont durables les équilibres mobiles. Ceux-ci apparaissent dans le domaine de la matière brute, en physique, en chimie, en géographie physique : les vents, les courants marins résultent de déséquilibres momentanés qu'ils tendent à corriger. La géologie tectonique, l'orogénèse, connaît des rythmes qui traduisent l'action antagoniste des forces et des résistances. En géomorphologie, des processus complexes et interdépendants engendrent des formes d'équilibre simples et harmonieuses. Dès que la vie intervient, les combinaisons possibles se multiplient et se compliquent. Les êtres vivants subissent, il est vrai, les influences du milieu physique ; mais ils y réagissent par sélection, par migration, par adaptation induite ou spontanée.

Et, du simple fait de leur groupement, ils se font leur propre milieu. La forêt, et chaque type de forêt, suppose bien certaines conditions minimales de climat et de sol ; mais, une fois installée, elle modifie à sa manière et le climat et le sol, préparant ainsi une ambiance originale, que pourront occuper des formes subordonnées.

L'homme, ou plus exactement les groupes humains, sont eux aussi assujettis aux conditions physiques. Mais, grâce à leurs facultés d'invention, ils savent s'y adapter et en tirer parti pour la satisfaction de leurs besoins et de leurs aspirations. Ils peuvent même, armés de techniques efficaces, créer, de toutes pièces ou presque, des milieux proprement humains. Vers le début de ce siècle, les géographes se proposaient volontiers l'étude des « régions naturelles » : c'était là une réaction salutaire contre l'assujettissement traditionnel aux cadres politiques et administratifs. Mais on définit parfois encore la géographie humaine par les rapports des sociétés avec leur substrat naturel. Cette conception est trop étroite : pour le géographe, il n'y a que des régions géographiques. Les unes, de plus en plus rares, sont demeurées sensiblement à l'état de nature. La plupart sont humanisées, quoique très inégalement : et alors elles comportent un système de relations qui ne sont pas toutes matérielles. Soit, par exemple, à décrire, ou simplement à définir une région urbaine, celle d'une ville de moyenne importance. On distinguera d'abord un noyau urbain, caractérisé par un habitat compact (qui d'ailleurs tend à déborder sur la banlieue) et par des genres de vie répondant à des fonctions spécialisées, administratives, commerciales, artisanales et industrielles, intellectuelles, etc., et par tout ce qu'on englobe sous le nom de « Services ». Ce qui implique de multiples relations du noyau avec l'extérieur, qui lui fournit son ravitaillement en vivres et en matières premières, qui assure pour une part le recrutement de sa population, et qui, en retour, profite de ses facilités d'échange et de communication de toute nature. Si, donc, on veut définir correctement la région urbaine, il faut l'étendre jusqu'aux limites extrêmes de ses relations, et se représenter celles-ci non comme un rayonnement diffus, par auréoles concentriques, mais bien comme des réseaux de courants centripètes et centrifuges, transportant des choses et des personnes, mais aussi des nouvelles, des influences de toute sorte, intellectuelles et morales.

Parmi les multiples relations, matérielles et autres, qui constituent un milieu humanisé, lesquelles retiendrons-nous comme propres à définir une région géographique ? D'abord, évidemment, celles qui apparaissent immédiatement dans l'aspect du pays. On a dit que la géographie régionale consiste essentiellement dans la description explicative des paysages : c'est vrai, mais à condition que l'on fasse intervenir, comme éléments d'explication, la structure économique et sociale du groupe, son degré d'ouverture sur le monde extérieur, son esprit communautaire ou individualiste, traditionnel ou novateur, en un mot, tout ce qui constitue sa mentalité collective, car celle-ci se reflète dans son genre de vie et sa manière d'utiliser l'espace qui lui est dévolu. C'est dire que l'explication vraiment complète d'une région nettement humanisée peut se révéler fort difficile. Aussi, la plupart du temps, ne retiendra-t-on qu'un ou quelques-uns de ses aspects dominants, jugés caractéristiques.

Devenant alors un cadre de recherche, la région sera choisie en fonction de certains problèmes et des moyens qui permettent de les aborder avec profit.

Elle pourra être d'étendue limitée : quelques acres de prairie naturelle, une commune rurale, un quartier de ville ; mais aussi bien couvrir un grand pays, un continent, une zone climatique. Elle sera d'un seul tenant ou discontinue. Ses limites seront nettes ou indécises. Elle pourra posséder un centre qui la domine et assure sa cohésion ; ou, au contraire, se présenter comme un bloc homogène : la forêt humide des tropiques possède une très riche flore et présente d'infinies variantes locales ; mais celles-ci, se répétant indéfiniment et en proportions sensiblement constantes, ne font qu'accuser la compacité de l'ensemble. Particulièrement intéressantes sont les régions qui comprennent deux ou plusieurs sous-régions nettement différenciées et complémentaires. Et, plus encore, les zones de contact — entre la forêt et la steppe, entre la montagne et la plaine, etc. : lieux de concurrence, de lutte, mais aussi d'emprunts et d'échanges générateurs de combinaisons originales.

Ainsi conduite, l'enquête, bien qu'orientée et, en un sens, analytique, restera régionale dans son esprit pourvu qu'elle remplace incessamment les détails dans l'ensemble, non seulement de la région elle-même, mais aussi d'autres régions semblables par certains côtés, différentes par d'autres. Bien loin d'écarter les singularités, les « anomalies », le géographe les relève soigneusement, dans l'espoir d'y découvrir des relations, ou positives ou négatives, qui auront échappé à des recherches moins détaillées. Et ces rapports, une fois bien établis avec leur degré de constance, trouveront leur place dans la géographie générale. En somme et idéalement, le travail géographique peut se comparer à celui d'une exploration bien conduite. Les spécialistes partent à la découverte, chacun de son côté ; mais de temps en temps ils se rassemblent au camp de base, confrontent leurs trouvailles, les discutent et arrêtent d'un commun accord le programme des jours suivants. Pour nous, le camp de base, le point de ralliement, c'est la géographie régionale.

Quelle pourra bien être la place de la géographie dans le monde qui se fait sous nos yeux, un monde décidément fini, de mieux en mieux connu dans toutes ses parties, de plus en plus conscient de son unité fondamentale ? Bien peu de pays sont encore complètement isolés, interdits aux déplacements de personnes et aux transports de matières, et moins encore aux communications spirituelles. La technique, imposant un peu partout ses procédés, son outillage, son esprit, est, certes, un puissant facteur de nivellement, d'uniformité. Mais, d'autre part, l'humanité consciente se rend mieux compte des limites des ressources naturelles exploitables immédiatement ou dans un proche avenir. Et elle reconnaît la nécessité d'épargner celles au moins qui se consomment par l'usage et d'en tirer le meilleur parti, pour une population rapidement croissante et très inégalement répartie, sans proportion entre les besoins et les moyens de les satisfaire. Aussi ne s'en remet-on plus à la seule initiative privée : on entend diriger de haut, prévoir, planifier, aménager rationnellement la surface de chaque pays et, éventuellement, de la Terre entière.

Cette organisation se fait, dès maintenant, par grands espaces géographiques, économiques et politiques. Chacun d'eux, aspirant à l'indépendance, donc à l'autarcie, doit, ou devra, tenant compte de son potentiel naturel et humain, s'astreindre à une répartition judicieuse des tâches par professions et par régions,

grandes ou petites, mais toutes solidaires de l'ensemble. Dans ce grand travail, le géographe aura, il a déjà son rôle. Exercé à considérer les complexes dans l'interdépendance de leurs parties, il peut essayer de prévoir les conséquences, souvent indirectes, de toute innovation. Et, conscient de la continuité historique, il se défie des mutations trop brusques, dont les générations successives ne s'accommodent pas aisément. En somme, il exercera une influence modératrice sur le zèle parfois exclusif des spécialistes. Mais il devra lui-même ajuster sa vision aux dimensions d'un monde nouveau. Dès maintenant, chacun de nous, individu ou nation, se voit, ou peut apprendre à se voir à sa place sur la Terre, et aussi savoir comment les autres le voient. L'esprit géographique se diffuse dans les mentalités collectives. On l'a dit : pour le bien ou pour le mal, probablement pour l'un et l'autre à la fois, la « géosphère » devient de plus en plus une « noosphère ». De même, l'esprit géographique pénètre les sciences de la nature et de l'homme. C'est fait, depuis longtemps, pour la botanique : la notion d'écologie est, dans son principe, biologique, comme le rappelle Max. Sorre. Il reste cependant que, si chaque science s'abandonnait à son penchant naturel, elle tendrait à se replier sur elle-même, à ne considérer que des faits de même ordre, dans leurs relations internes. Le géographe, lui, se risque à embrasser d'un même regard des phénomènes franchement hétérogènes, dès qu'ils sont coextensifs, donc susceptibles d'interférer et d'entrer dans des combinaisons locales, régionales, peut-être planétaires.

On peut voir là comme l'annonce d'une mutation de l'esprit scientifique. Dès l'antiquité classique, la science s'est proposé de ramener le particulier au général, le complexe au simple, le concret à l'abstrait, le relatif à l'absolu. Au terme idéal de sa conquête, le monde, on l'a dit, apparaîtrait comme un même phénomène, traduisible en une équation, elle-même réductible à une identité. La science — et c'est ce qui explique ses éclatants succès et l'attrait que ses méthodes exercent sur des recherches d'un autre ordre — a constamment visé à l'unité :² elle est, au sens étymologique, « uni-verselle ». Mais l'esprit humain ne renonce pas pour autant, à comprendre le monde dans sa diversité. Il cherche l'unité, non dans l'identité, mais dans l'union, dans les rapports, certes complexes des parties entre elles et avec le tout : attitude d'esprit qu'on peut dire « multi-verselle », et qui fait une place aux connaissances relatives, incomparablement plus riches qu'une connaissance absolue, comme vidée de sa substance.

Le principe de coordination, on l'a demandé à des concepts tels que les causes particulières, les forces occultes, le vitalisme, l'harmonie préétablie, dont la science positive a montré la vanité, ou du moins l'insuffisance. Mais elle-même rencontre incessamment des problèmes essentiels qui, actuellement au moins, ne sont pas réductibles par la seule analyse. On peut donc espérer que, disposant d'une information grandement enrichie et précisée, guidée d'autre part et contrôlée par les résultats de la recherche analytique, elle pourra, sans trop de risques, entreprendre des synthèses de plus en plus vastes et hardies. Les connaissances ainsi acquises n'admettent pas de démonstration rigoureuse, mais

² Voir, par exemple, EINSTEIN, Albert, *Conceptions . . .*, trad. franç., 1952, en particulier, pp. 109-123, *Les fondements de la physique théorique*.

seulement un certain degré de vraisemblance qui doit être évalué par comparaison avec ce que serait la certitude.

La géographie, comme l'histoire et d'autres disciplines « littéraires », est apte à développer une faculté que les sciences exactes n'exercent guère, à savoir le jugement, entendu comme l'aptitude à se faire une opinion — et à agir en conséquence — pour des raisons dont aucune, à elle seule, n'est décisive. Ce peut être une bonne école de modestie devant les problèmes du monde et de tolérance envers la diversité des opinions.

